

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 29/1 (2002)

DOI: 10.11588/fr.2002.1.62250

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

graphischen Texten des 9. bis 12. Jhs. heidnische *gentes* (peuples) und die Wege ihrer allmählichen Integration in die Christenheit dargestellt werden. Felicitas SCHMIEDER schildert die Sprachprobleme der franziskanischen und dominikanischen Missionare und der von ihnen engagierten Dolmetscher bei den Mongolen, die ihre tieferen Wurzeln in fehlgehenden Vorstellungen von deren Glaubensinhalten und Denkkonzepten hatten. Vorschläge, in gelehrten Religionsdisputen »einen weisen und philosophiegeschulten Tartaren« zu überzeugen, gingen völlig an den Realitäten vorbei. Tatsächlich dürften wohl praxisnähere Verhaltensweisen der Missionare, etwa ein Entgegenkommen in Fragen von Kleidung und Gebräuchen, Erfolge gezeitigt haben.

Abschließend ist noch einmal auf die Vielschichtigkeit von Fremdheit zurückzukommen. Angesichts der von Ernst SCHUBERT betonten Verbindung zwischen dem Unterwegssein (vor allem der Pilgerschaft) und »Fremdheit« kann man sich fragen, inwieweit eine Erörterung von »Fremdheit« ohne jeden Bezug zu Mobilität und räumlicher Distanz sinnvoll ist. Ist Alterität – neben »l'étranger« ein Schlüsselbegriff dieses Bandes – mit Fremdheit gleichzusetzen? Ist etwa eine ortsansässige Minderheit aufgrund ihrer Alterität grundsätzlich oder nur unter bestimmten Bedingungen fremd? Gibt es den Fremden, den man schon kennt (OEXLE), oder handelt es sich dabei nicht eher um den anderen, bei allen Unterschieden mehr oder weniger Wohlvertrauten, wie die Ergebnisse von Boissellier nahezu legen scheinen?

Die Fragen, zu denen die Aufsatzkollektion anregt, zeigen, daß das Themenfeld noch längst nicht abgegrast ist. Besonders aufschlußreich erscheinen philologisch-sprachgeschichtliche Untersuchungen, wie sie etwa Claus-Dieter Wetzels für »fremd« im Altenglischen in Angriff genommen hat (im Sammelband »Fremdheit und Reisen«, hg. von Irene Erfen und Karl-Heinz Spiess, Stuttgart 1997, S. 7–16), als Basis für weitere innereuropäische Vergleiche der Auffassungen vom Fremden.

Cordula NOLTE, Wuppertal

Michael MATHEUS (Hg.), *Pilger und Wallfahrtsstätten in Mittelalter und Neuzeit*, Stuttgart (Franz Steiner) 1999, 134 p., 34 ill.

Edité par Michael Matheus dans le cadre de l'Institut d'Histoire Régionale (Institut für geschichtliche Landeskunde) de l'Université de Mayence, l'ouvrage *Pèlerins et lieux de pèlerinage au moyen âge et dans les temps modernes* surprend d'abord par une certaine disproportion entre un titre un peu ronflant et un volume de seulement 135 pages. Peut-on traiter un sujet aussi vaste en si peu d'espace? En réalité les ambitions sont plus modestes. Cinq conférences de culture générale prononcées en 1998 sont reproduites ici. Ludwig SCHMUGGE, fournit dans »Jérusalem, Rome et Compostelle – Pèlerinages lointains au moyen âge«, des raccourcis suggestifs sur les origines et le développement des pèlerinages majeurs tout en étendant la notion de moyen âge jusque dans les premières décennies du seizième siècle, où l'on possède quelques documents qui valent sans doute aussi pour les siècles antérieurs. Ernst-Dieter HEHL souligne dans »Croisade – Pèlerinage – Imitatio Christi« qu'en dépit des assimilations pratiquées ça et là entre le pèlerinage et la croisade, celle-ci se distingue par l'acceptation du martyr dans le combat. Et de fait, s'il arrive que des croisés soient appelés »pèlerins« – ce qui ne veut peut-être pas dire autre chose que »voyageurs en pays étranger« – les pèlerins, quant à eux, ne sont pas appelés »croisés«. Dans l'exposé de Werner FREITAG, »Pieuses interprétations de l'histoire du salut. Images de pèlerinage au moyen âge et au début des temps modernes«, la teneur du texte ne correspond exactement au sous-titre que si l'on ajoute »dans le diocèse de Münster«. L'essentiel de ces pieuses représentations est que, jouant parfois en outre le rôle de reliquaires, elles sont médiatrices de miracles, du moins jusqu'au milieu du XIX^e siècle, avant de finir aujourd'hui dans les

musées. Wolfgang SCHIEDER titre, d'une manière un peu large, »Pèlerinages de l'église catholique au XIX^e siècle«, une présentation circonstanciée du seul pèlerinage de Trèves en 1844 qui présente l'intérêt de souligner l'arrière-plan idéologique et politique d'une manifestation qui n'a de populaire que les masses mises en mouvement par la hiérarchie. Dans le volume limité qui leur est imparti, les auteurs – sauf le dernier, Christof FEUSSNER, qui traite effectivement des »Pèlerinages Mayençais dans l'histoire et le présent« – sont donc contraints à faire des choix et à traiter parfois un seul ou quelques exemples à valeur représentative. Comme l'atteste la bibliographie substantielle jointe à chaque intervention, les quatre premiers conférenciers sont des spécialistes connus et reconnus. La dernière conférence est, quant à elle, issue d'un mémoire de maîtrise et joint à une étude sur les pratiques pèlerines d'hier et d'aujourd'hui à Mayence une réflexion sur les motivations du pèlerinage et les réticences de l'Église dans la société contemporaine. Toujours intéressantes dans le détail, les contributions ici rassemblées n'ont d'autre lien que la notion globale de pèlerinage. Encore s'agit-il tantôt de pèlerinages lointains, tantôt de pèlerinages de proximité. La méthode appliquée est donc celle du *zapping* qui correspond certes à l'approche culturelle des publics d'aujourd'hui – et donc à la vocation d'une série de conférences comme celle-ci – mais illustre aussi la difficulté d'harmoniser un savoir sur des objets au fond très différents. Comment pérégriner mentalement de Rome, Jérusalem et Compostelle au moyen âge à Mayence au XX^e siècle? C'est le défi que propose à son lecteur cette sympathique et utile publication.

Bernard GICQUEL, Colombes

Hans-Henning KORTÜM (Hg.), *Krieg im Mittelalter*, München (Akademie Verlag) 2001, 309 p., 37 ill.

Dans l'introduction de ce recueil, l'éditeur H.-H. KORTÜM se pose en partisan d'une »nouvelle histoire de la guerre«, qui s'appuie sur des démarches interdisciplinaires et fait sortir le phénomène étudié des bornes étroites de l'histoire militaire. Le recours à l'anthropologie, en particulier, permet selon lui de mettre l'accent non plus tant sur les institutions et le droit de la guerre que sur la violence et l'homicide qui sont évidemment au cœur de l'action. Ce traitement autorise en outre à reconsidérer la guerre médiévale, qu'on a trop souvent vue comme un mode de conflit largement réglé et ritualisé, voire comme un mode de »représentation«, en oubliant quelque peu des aspects plus concrets: le fait de tuer et d'utiliser la violence sous toutes ses formes implique la nécessité de légitimer la guerre par des moyens juridiques, idéologiques et passionnels.

Pour contribuer à cette nouvelle approche de la guerre médiévale l'éditeur a voulu réunir les contributions de dix auteurs dont les angles d'attaque chronologiques, géographiques et méthodologiques sont très différents mais qui tous replacent la guerre dans un contexte intellectuel et culturel précis. On appréciera le fait que ces contributions font passer le lecteur de l'Empire byzantin du VI^e siècle à l'Islam classique, puis à l'Europe du Nord-Ouest du VII^e au XV^e siècle.

Le premier article, dû à Evangelos CHRYSOS, traite de la guerre d'extermination en prenant l'exemple de l'action menée par l'empereur Justinien contre les Ostrogoths en Italie (p. 45–58). Faisant la distinction entre les buts de guerre et les moyens utilisés, il s'efforce de montrer que, pour Justinien, le rétablissement du contrôle byzantin sur l'Italie, passait par une intégration des Goths à l'Empire. La confusion des moyens et des buts a pu obscurcir le jugement porté par les historiens.

Faisant passer le lecteur de la pratique de la guerre à l'idéologie, Bassam TIBI, fait le point sur les différentes conceptions de la guerre dans l'Islam médiéval (p. 59–76). Sa contribution montre que la vision musulmane de la guerre est complexe et ne se limite pas au seul *djihâd*, lié à l'expansion de l'Islam. Son propos est complété par celui de Rémi BRAGUE qui, étudiant